

EMMA BECKER

L'inconduite

roman



Albin Michel

Qu'on me laisse parler de la façon dont la fréquentation des hommes m'a longtemps changée en servante, en muse et en geisha, de la façon dont ma volonté de les comprendre m'ampute de ma capacité à vivre lorsqu'ils sont là et qu'ils me regardent, j'emmagine alors les impressions de vie pour les écrire et sentir quelque chose.

EMMA BECKER

L'INCONDUITE

roman

ALBIN MICHEL

À Louis Joseph Thornton – pour de vrai, cette fois.

*À Julien Dufresne-Lamy,
le meilleur ami que j'aie jamais eu.*

« Les autres sont adorables avec moi, mais moi je ne suis pas vraiment ici, je suis avec l'autre qui n'est pas là, je m'absente pour retrouver l'absent. S'il était là, je serais sans doute nulle part. »

Hervé Guibert, *Fou de Vincent*

La jeune femme remonte sa rue. Sort les clés de sa poche. Se renifle sous les bras pour y détecter l'odeur de l'autre, comme si elle pouvait y changer quoi que ce soit. Il n'y a pas si longtemps, l'odeur des autres c'était son bleu de travail, elle y aurait aussi peu songé qu'un ouvrier songerait à balayer le plâtre de ses chaussures avant de rentrer chez sa femme. Mais ça fait quelques semaines déjà que les temps ont changé.

L'appartement est calme, si ce n'est le Petit qui pleure, pleure, à fendre l'âme. On n'a pas encore trouvé mieux que cette mélopée pour recouvrer la raison. Brusquement tout souci annexe disparaît : l'attrait des autres, le pinçon de la culpabilité, la tête fendue en deux, écartelée entre un homme et la multitude de ses semblables... Le Petit pleure, et on n'a plus d'autre nom que maman, plus d'autre fonction que d'être là.

Lenny s'avance dans le couloir, visiblement désolé.
« J'ai essayé de le rendormir, mais il s'est mis à crier encore plus fort.

– Oh mais qu'est-ce qu'il a, ce petit chou ? » je gazouille d'une voix qui me paraît contrefaite, de celle que j'étais il y a encore dix minutes.

La mère en moi se venge d'avoir été, deux heures durant et dans le secret le plus total, une femme libre. C'est la première fois depuis la naissance d'Isidore que je m'autorise à sortir, et Isidore, qui dort d'une traite de huit à huit, a choisi ce soir-là pour décider que je lui manque. Si ma mère était là, et que je l'avais mise au courant de ma soirée, elle dirait que ce n'est pas un hasard, que les bébés ont un sixième sens, notamment pour deviner lorsque quelque chose se trame qui pourrait mettre en danger la paisible cellule familiale. Isidore a senti que j'étais en train de déconner. Que pendant ces deux heures, ni Lenny ni lui n'ont existé. Dans son sommeil il a perçu que cette corde invisible qui le relie à moi, six mois après son arrivée au monde, ne vibrait plus avec la même constance. Lenny, lui, ne me demande aucune justification. Mais cette petite chose rose, encore loin de pouvoir dire maman, qui se calme lentement dans mes bras sans s'affoler de l'odeur étrangère, braque sur moi des yeux mouillés où je crois reconnaître un message codé : *Je ne sais pas où tu étais, mais je t'ai sentie très loin, et ça m'a fait peur.*

« J'étais juste à côté, au parc », je chuchote dans la chambre sombre où Isidore et moi bâtissons chaque soir notre ersatz de poche amniotique.

Mais j'étais effectivement très loin, et ça m'a fait peur aussi.

« Je t'aime, mon chat », je répète, avec délectation, avec emportement.

On ne dit jamais je t'aime à son enfant comme après l'avoir un peu oublié.

Il m'aura fallu longtemps, quelques années, pour réaliser que sans enfant pour me tirer sans arrêt de ses bras, je n'aurais pas aimé Victor avec une telle frénésie. Deux ans et demi dans un bordel berlinois y ont contribué, certes, mais pas autant que l'obligation de rentrer chez moi et de faire semblant que rien ne se passait dans ma vie – rien d'autre qu'Isidore. Je crois qu'au début, je voulais écrire là-dessus, sur le déchirement que c'est d'être mère et de n'être pas comblée pour autant. Ça me prend là, tout de suite, ce soir, un soir ensoleillé de mai 2021, je réalise que j'aimerais bien mieux considérer mon fils comme le catalyseur d'une période flamboyante et tragique de mon existence. Par lâcheté, peut-être, parce qu'il finira bien par lire ce livre, et qu'à l'âge où il le fera, il ne comprendra pas encore la complexité des êtres humains. Il lira que je me sentais empêchée, il m'en voudra pour le restant de mes jours. Ce que je voudrais que mon fils comprenne, c'est que j'ai essayé de me distraire de la place immense qu'il prenait en moi en y bourrant tout un tas de mecs qui me faisaient me sentir vivante – c'est-à-dire en danger.

Ceci n'est pas un livre pour lui. Pourtant il s'y trouve à chaque page – dans l'envie que j'ai de partir de la maison, dans le choix que je fais d'y revenir. J'ai pensé, à un moment, écrire ce livre avec sa voix, la voix d'un gamin qui essaie de comprendre une mère incompréhensible, contradictoire, oppressée par ses obligations et toujours à la recherche d'un *high* quelconque. Mais j'ai

L'INCONDUITE

dans l'idée qu'il me comprendra toujours mieux que je me comprends moi-même, et j'ai préféré garder ma voix parce qu'il la connaît. Cette voix qui lui lit des histoires le soir et qui lui dit *Je t'aime*, c'est la même voix que celle qui a susurré *Je t'aime* à l'oreille d'un tas de gars différents, pour voir quand elle sonnait le plus juste.

Durant les quatre ans où j'ai vécu chez mes grands-parents, histoire de faire semblant que j'allais à la Sorbonne, je me suis disputée maintes fois avec eux, toujours sous des prétextes mesquins : je ne rentrais pas dîner et c'était encore trop d'effort de prévenir, je ne rangeais pas mes affaires, je séchais les cours, je fumais dans ma chambre, j'étais égoïste... Le fin fond du problème, c'est que je m'intéressais trop aux hommes pour faire quoi que ce soit d'autre, mais jamais mon grand-père n'aurait osé le formuler ainsi. Un matin où je suis rentrée échouée de chez Joseph, à l'heure où j'aurais dû assister à un cours de littérature contemporaine, Papounet avait éclaté : « C'est sûr que c'est plus facile de sucer des bites que de ranger sa chambre ! »

Ça avait fait beaucoup plus de bruit que les assiettes qu'il jetait parfois au sol, excédé par ma grand-mère, et plus de bruit que la paire de claques qu'il ne m'a, contre toute attente, jamais mise.

J'aurais dû me taire, considérer qu'il en était arrivé là par ma faute et descendre passer un coup d'aspirateur, mais ces mots dans sa bouche m'avaient assommée au point

que pour ne pas me mettre à pleurer d'humiliation j'avais éclaté d'un rire mauvais : « Ça, c'est ce que tu penses... ! »

Oh, je m'étais trouvée très maligne. Papounet s'étant éloigné en grommelant, je m'étais dit que j'avais gagné. En vrai je m'étais sentie sale, c'est toujours le cas lorsque j'y repense, et je crois que j'ai mis quatre ans à écrire *La Maison* parce que j'étais terrifiée qu'en me lisant il repense à cette dispute et se dise que j'avais choisi cette carrière pour l'emmerder, pour lui prouver que j'avais raison : c'est plus dur de sucer des bites que de ranger sa chambre, la preuve, je me fais payer pour ça. J'avais bien plus peur de lui que de mon père, pourtant c'est toujours mon père dont je me sers comme obstacle, et c'est seulement maintenant que j'ose écrire que mon grand-père a eu le bon goût de mourir juste au moment où j'envoyais le manuscrit à mon agent et que ce dernier m'a dit oui, on publie, on y va. Je ne sais pas comment j'aurais fait s'il avait été là. On ne peut pas en déduire que je l'ai tué, mais on ne peut pas affirmer le contraire non plus.

Lorsqu'il est tombé malade, la première fois, mes sœurs, mon fils, mon manuscrit et moi sommes revenus de Berlin en quatrième vitesse. Le livre s'appelait à l'époque *Étude d'un genre*, je trouvais la pirouette jolie, c'était un titre que je pouvais montrer à ma famille en donnant l'impression que j'avais, d'une façon ou d'une autre, continué mes études.

Il nous a fallu longtemps pour saisir l'ampleur de la chose. La chaise roulante ne constituait pas un indice en soi, il pourrait toujours en sortir, et en attendant, on le promenait inlassablement dans la courette intérieure.

Les quelques cerisiers en fleur avaient l'air d'échantillons prélevés au monde pour en donner aux patients un aperçu inoffensif. Ma sœur Madeleine devenait folle ; dans cet hôpital immense, moderne, il y avait en tout et pour tout quatre fauteuils roulants par étage. Aucun moyen de les localiser, car les inscriptions manuscrites étaient, peut-être à dessein, fantasques, illisibles, voire tout simplement erronées. Madeleine, qui est la personne la plus généreuse, la plus oublieuse d'elle-même que je connaisse, avait accroché sur son visage un sourire indéboulonnable, et tous les jours elle sillonnait les étages en quête du premier fauteuil libre, abandonné comme un caddie au hasard d'un couloir. Les infirmières nous déconseillaient d'emmener Papounet trop loin, mais ces mêmes infirmières l'avaient laissé tomber tête la première à la sortie de la douche, et un jour qu'elles avaient le dos tourné, Madeleine, ma mère, ma grand-mère, mon oncle et moi l'avons sorti de l'hôpital en cachette. À vingt mètres, le parc Montsouris. C'était comme l'aider à s'évader de prison, et mon premier geste, dans la rue, a été de retirer l'épaisse couverture de ses jambes. Madeleine et moi riions de notre insubordination, tant nous était étrangère, je crois, l'idée qu'on puisse frissonner en une si radieuse journée de mars. Adieu, les arbres de l'hôpital, le soleil d'hôpital filtré par des vitres d'hôpital ! Bientôt il reviendrait à la maison, mais il était hors de question de le garder claquemuré, il fallait qu'il se remplume, qu'il respire le bon air du printemps, à la fin on ne savait plus trop si l'hôpital cherchait à le guérir ou à le tuer. Dans cette mutinerie contre le corps médical, dans l'euphorie malsaine qui précède les prises de

conscience, Madeleine et moi poussions le fauteuil un peu vite, Mamounette derrière nous s'inquiétait des cahots, trottaït à la hauteur de Papounet pour lui demander s'il avait froid, il ne faisait quand même pas si chaud, mince, et un rhume, c'était encore tout ce qui lui manquait, vraiment ça n'était pas raisonnable. Madeleine et moi roulions les yeux au ciel, Papounet se laissait faire. Nous parlions fort pour distraire l'attention de ma grand-mère, peut-être aussi pour ne pas laisser mon grand-père dire qu'il était fatigué. Cette balade de santé prenait des allures de gageure obscène. Dès que j'avais accordé à la nature en fleur un peu trop d'attention, je m'empressais de reporter mes yeux sur mon grand-père, je le regardais avec l'obstination des enfants à l'âge où la pensée magique les convainc que tant qu'ils regarderont par la fenêtre, la neige n'arrêtera pas de tomber.

Je mentirais si je disais que j'ai beaucoup de souvenirs de nous au parc Montsouris, lorsque nous étions petites. À l'époque, le Luxembourg était beaucoup plus près de chez nous et c'est là que nous avons appris à faire du vélo, ramassé des kilos de marrons et inlassablement collecté les tours de manège gratuits en attrapant des anneaux avec un bâton de bois. Mais j'avais de Montsouris des réminiscences archaïques, implantées par les récits que ma mère et ses frères et sœurs m'avaient faits de ses allées fleuries, des fontaines dispersées çà et là. Des décennies plus tard, certains arbres, le dénivelé des chemins goudronnés emplissaient un coin de mon cœur qui appartenait à toute notre famille. Je n'ai pas compris, alors, que nous bouclions une boucle dans ce quartier de la Cité universitaire où mes grands-parents s'étaient

connus à dix-huit ans, mariés, et où leurs enfants avaient grandi. Ce jour-là n'était que cela, un jour dont on aurait tiré le meilleur et qu'on s'empresserait d'oublier.

Une balle en plastique nous a barré la route, un petit gosse de huit ou neuf ans courait derrière et l'a interceptée juste avant qu'elle heurte le fauteuil roulant, en marmottant une excuse. Papounet a souri au gosse et tendu les bras vers le ballon d'un geste qui disait *Envoie*. Madeleine et moi nous sommes regardées : s'il était assez lui-même pour taquiner les enfants, tous les espoirs étaient permis, nous l'aurions laissé sans broncher faire toutes ces plaisanteries éculées, resservies sous vingt formes différentes, qui nous faisaient habituellement hennir *Papounet, arrête... !* Et nous étions déjà toutes ragaillardies par la fuite que le gosse ne manquerait pas de prendre, par peur de ce vieux monsieur bizarre qui voulait jouer avec lui – c'était dans l'ordre des choses. Mais le gosse est resté planté là, un peu interdit. Il a semblé réfléchir et a lancé le ballon, ses yeux restaient posés sur le fauteuil avec l'innocente curiosité et la douceur des enfants pour les choses qui meurent.

La scène a duré deux secondes à tout casser, mais dans ces deux secondes j'ai eu très froid, et c'est comme ça que j'ai compris.

Deux mois plus tard je suis revenue en urgence, il venait d'être transféré dans un établissement de soins palliatifs. Je suis entrée dans la chambre avec Isidore dans mes bras, la famille gazouillait autour du lit, c'était l'atmosphère tendre et badine qui se développe habituellement auprès des alités. La personne couchée dans le lit, dont ma tante

devinait qu'elle souhaitait être relevée un peu, ressemblait à un cadavre qu'on s'acharnait à traiter en vivant. Accroché à la poignée qui pendait au-dessus du lit (accessoire nouveau et abominablement fonctionnel), on aurait dit un homme s'extrayant un court instant de sa noyade, le temps de voir la nouvelle vie arrivée dans cette famille, et à laquelle il cédait la place. J'ai eu envie de hurler en voyant ses bras, ses joues, les dents mises à nu par le recul des lèvres, comme si dans ce long processus de la mort c'était le visage qui s'enfuyait en premier. Et cette envie de hurler est devenue si forte que dans un ultime combat contre moi-même j'en suis devenue toute souriante, aussi gaie que les autres autour de moi, et j'ai compris que cette gaieté procédait chez eux de la même urgence de se réduire soi-même au silence, mais intérieurement, nous étions tous dans le même placard avec les oreilles bouchées, les yeux fermés, hauts comme trois pommes, tandis qu'une parfaite réplique de nous entrouvrait les persiennes, changeait de chaîne, racontait sa journée, en bref fonctionnait à notre place. La différence, c'est que ma mère, mes oncles, mes tantes, mes sœurs même, avaient déjà des semaines d'abrutissement derrière eux.

J'ai fait le tour du lit pour m'approcher de mon grand-père. Isidore le dévorait des yeux et je vivais dans la hantise qu'il se mette à pleurer. J'ai chantoné, « regarde Isidore, c'est Papounet », Isidore a accueilli ma remarque d'un coup d'œil et s'est aussitôt retourné vers l'homme dans le lit, absorbé dans sa contemplation et dans le grignotage consciencieux d'un biscuit au chocolat. Les lèvres de Papounet ont bougé, j'ai entendu un chuchotement rauque :

« Qu'est-ce qu'il mange ?

– Oh, un gâteau qu'on a trouvé à la machine à café »,
je me suis empressée de répondre, très enjouée.

Au mot de *gâteau*, Isidore s'est redressé, il avait compris qu'on parlait du sien, et Papounet lui a demandé « C'est à quoi ? ». Isidore a baissé les yeux sur son gâteau à demi bouloché ; il a eu un instant l'air de se demander comment décrire ça, lui qui savait à peine plus parler que ce monsieur allongé devant lui. À nous, peut-être aurait-il dit *cola*, ou n'importe quel terme véhiculaire, mais, un peu comme si leur absence de langage les rassemblait au sein du même peuple, Isidore s'est penché dans mes bras vers Papounet et lui a tendu son gâteau. C'était un instant de grâce silencieuse, Papounet ne mangeait rien de solide depuis des jours et plus personne ne se battait pour le convaincre de faire un effort, alors de peur qu'Isidore ou lui ne changent d'avis, nous retenions notre souffle. Papounet a ouvert la bouche, laissé Isidore lui glisser le gâteau entre les lèvres, en a prélevé un morceau qu'il a mâché, péniblement, et fini par avaler. Il a tendu les lèvres à sa façon enfantine, comme nous l'avions toujours vu faire, pour recevoir un baiser ; Isidore s'est penché vers lui. J'ai aimé mon fils alors, passionnément. Cette petite bouche rose tendue vers ces lèvres minces, asséchées par la soif et l'incapacité de la soulager, c'est le seul souvenir que j'aimerais garder de tout ça. On a cru que cette bouchée et ce baiser le sauveraient, pendant quelques secondes on a été tous très heureux.